

**Lauréats des concours 2019**  
**10<sup>ème</sup> édition**

**NOUVELLES**

« J'ai dix ans »

**POÈMES**

« La Terre »

**HAÏKUS**

« La Terre »



**Communauté  
de communes**

Terre de **CAMARGUE**

[www.terredecamargue.fr](http://www.terredecamargue.fr)

# Avant-propos

Pour la 10<sup>ème</sup> année consécutive, la Communauté de communes Terre de Camargue a organisé, avec son Réseau de lecture publique, un concours de nouvelles, de poèmes et de Haïkus.

## Dans la catégorie Nouvelles :

- 1<sup>er</sup> prix : Arnaud GENOIS (Rennes, Ille-et-Vilaine) p. 5  
pour « *Un p'tit coin de paradis* »
- 2<sup>nd</sup> prix : Fanny BEHAL (Joué-les-Tours, Indre et Loire) p. 14  
pour « *Le p'tit zigue à moteur* »

## Dans la catégorie Poésies :

- 1<sup>er</sup> prix : Jean-Charles PAILLET (Le Camp du Castellet, Var) p. 22  
pour « *A la terre ardéchoise* »

## Prix spécial du jury :

- Andrée FAURE (Le Grau du Roi, Gard) p. 24  
pour « *Les beautés de la Terre* »

## Dans la catégorie Haïkus :

- Classe de CP et ULIS, école Anatole France (St-Gilles, Gard) p. 26  
en partenariat avec la médiathèque de St-Gilles
- Emma GIRARD, 8 ans (St-Laurent d'Aigouze, Gard) p. 28

2019 marque le dixième anniversaire du concours de nouvelles organisé par la CCTC. Le thème était donc tout trouvé...

« *J'ai dix ans...* » Un sujet qui a tout de même inspiré 32 auteurs, de toutes les régions de France et même de l'étranger.

Le thème des concours de poésies et de haïkus était « *Terre* ».

9 poètes ont relevé le défi.

Côté Haïkus, très large succès avec 62 textes et notamment la participation de 2 classes.

L'équipe organisatrice tient à saluer l'ensemble des participants et remercie très chaleureusement les membres des jurys et tout particulièrement Frédéric Paradis-Dijol, auteur de romans, Président d'honneur.

Un grand merci à Kala Neza, conteuse et auteur talentueuse qui a relevé le défi de réécrire et réinterpréter les textes des lauréats.

Les textes ont été fidèlement retranscrits tels qu'ils nous ont été confiés par les auteurs.

## 1<sup>er</sup> prix dans la catégorie Nouvelles

### « *Un p'tit coin de paradis* »

par **Arnaud GENOIS** (Rennes)

**L**e vieux Scénic nous avait vaillamment conduits du nord au sud de la France, en crachotant parfois dans les côtes à la manière d'un tracteur de labour. D'ordinaire, mon frère et moi étions envoyés en camp de vacances du côté de Saint-Omer, tandis que nos parents restaient à la maison pour jardiner et s'engueuler. Cette année, le père était fier de nous faire traverser le pays pour la première fois. On n'avait pas trop su les raisons de ce revirement soudain, peut-être une prime au travail. Quoiqu'il en fut, c'était une première, dont nous étions sincèrement heureux.

En haut de la dune qu'il avait grimpée aussi péniblement que le Scénic avait fait la route, le père plissait les yeux comme pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un mirage, puis son visage se décomposa, entre déception et fureur. Ils étaient tous là, en contrebas sur la plage. Les aoûtiers. Les bedonnants, les playboys, les mégères et leur hebdo à

ragots préféré, les gosses découvrant les joies du sable et des éclaboussures, les peaux bronzées (« mais qu'ont-ils besoin de venir chercher notre soleil ceux-là » disait le père, bien qu'il ait du mal à distinguer nettement les indigènes des étrangers), les peaux rougies par les ultraviolets ou par l'alcool, les suceurs de glace à l'eau et les petites pépés pas pudibondes.

Mam', mon frère et moi comprîmes immédiatement. Il avait prévenu, tout exalté qu'il était quand il nous avait annoncé la nouvelle. « J'veux de la nature, du sauvage, de la tranquillité ». Avec nos rudiments de géographie touristique, on avait bien tenté de lui faire comprendre que la Côte-d'Azur était une destination prisée au mois d'août, mais il n'en avait pas tenu compte, son copain Georges lui ayant assuré que l'endroit correspondrait à ses attentes. Naturellement, il grogna en tournant les talons :

– On se casse. C'est pas là.

Il semblait chercher quelque chose, un endroit précis, familial, familial, chaleureux, sans doute un lieu qu'il avait fantasmé dans une brochure publicitaire ou dans son Chasse et pêche. Nous faire une sorte de surprise. Mais face à sa détermination silencieuse, notre avis, notre fatigue et notre désir de baignade comptaient peu. Je tentai bien tout de même de sonder le mystère et de m'enquérir de notre destination :

– Où est-ce que tu veux aller ?  
– Tu le sauras quand on y sera.

Il était toujours comme ça, le père. Laconique, efficace, vexant. Il avait décidé unilatéralement que le Scénic devait rester se reposer,

et que nous continuerions le périple à pied. Notre corps d'expédition devait longer la côte, car il était quand même bien acquis que nous planterions notre canadienne pas trop loin de la plage, quelque part par-ci ou par-là. Nous avançons sur le bitume, car le sable ralentit la marche et surtout exfolie les sandales moulées en polymère conçues pour ne durer que le temps des vacances ; et puis « merde ça coûte quand même un bras pour des godasses en plastoc », comme l'avait amèrement précisé notre Harpagon au pauvre vendeur de Decathlon qui n'y pouvait pas grand chose.

Notre hardie tribu s'était donc remise en branle, lasse mais disciplinée. Le père dandinait et suait, mégot pendu à la lippe et ventre au ras des cuisses. A bien y regarder, il avait des allures du capitaine Haddock errant dans le désert du Crabe aux pinces d'or. Un, deux, un deux. Pas de répit pour les braves. Chape de silence et de soleil. Ballets d'insectes menaçants. Mon frère Marcus ruminait sa colère, et tuait symboliquement le père en écrasant d'innocentes sauterelles. Oui, les vacances commençaient mal, et nous regrettions déjà le camp de Saint-Omer.

– 'Scuse me, sir ! I'm looking for a filling station.

Le voisin britannique, dans sa pimpante Méhari et son élégance cha-peauté, interrompait le convoi familial à ses risques et périls. Le ventripotent papa, peu soucieux des conventions sociales et des politesses élémentaires, réagit avec l'amabilité d'un Poisson-laquais Carrolien :

– Pourriez parler not' langue quand même, est-ce que je parle français quand je viens chez vous ?

Mam', qui partageait sans aucun doute son avis mais avait des manières plus courtoises, tempéra l'échange si mal amorcé, et balbutia une réponse dans un approximatif anglais aux accents patois. Il la salua avec son canotier, mais gratifia le père d'un regard torve. Sale coup porté à l'hospitalité française et à l'amitié franco-britannique... La réaction de mon père m'avait laissée perplexe et curieuse :

- Mais tu n'es jamais allé en Angleterre ?
- Non, et alors ?

Je n'insistai pas. Il n'y avait rien à faire face à sa mauvaise foi bougonne. Mam' regretta tout de même :

- C'est dommage, il aurait pu nous amener.
- Oui c'est ça, déjà qu'ils rachètent toutes nos côtes, et en plus il faudrait sympathiser ! Allez, en route.

« Pour vivre heureux, vivons cachés ». Ce cher précepte, qui figurait inscrit au-dessus de notre porte d'entrée, guidait fidèlement son comportement social. Il y avait nous, ses collègues, ses copains. Il était brouillé avec le reste de sa rare famille. Et il avait pour habitude systématique de rejeter toute nouvelle rencontre. Se croyant légitime et à l'abri derrière sa carapace de lieux communs, il nous donnait trop souvent à voir les manifestations honteuses de son intolérance, qu'heureusement l'école nous avait appris, Marcus et moi, à condamner et à ne pas reproduire.

Pssshhhttt...

- Serge, tu vas pas picoler maintenant. Ça cogne, tu vas nous

faire un malaise.

- Tu te souviens de Maître Yoda, comment qu'il maîtrise la Force ?
- Euh... Oui mais j'vois pas bien le rapport...
- Ben c'est tout simple ma Clotilde. La Force, ça vient des midi-chloriens, c'est tout un tas de p'tits machins que les Jedi ils ont dans leur sang.
- ...
- Et moi si j'picole c'est pour entretenir mes Gamma-GT, c'est mes midi-chloriens à moi, ça me permet de me concentrer et d'avoir la force de supporter tes conneries.
- Ha t'es con mon Sergio hein, tu me feras toujours rire !

Il la serra contre son torse suintant, avec force baisers baveux. C'était dégoûtant, mais en dépit de tous les griefs que nous avions contre lui, nous lui reconnaissions au moins l'amour sincère qu'il portait à notre mère, courageuse bonne femme qui supportait ses colères et son autorité sans partage.

A mesure que nous avalions les kilomètres et les moucherons, le père tantôt doutait de notre itinéraire (« merde ! »), tantôt semblait retrouver des repères mystérieux qui n'appartenaient qu'à lui (« haaa... ! »). Nous avons finalement quitté la route côtière pour nous engager sur un sentier couvert de pins parasols. Peu à peu, nous nous étions résignés à cette promenade labyrinthique, et mon frère avait cessé ses pulsions génocidaires. Sans doute parce que la Nature s'était vengée et qu'il avait été piqué par une guêpe, peut-être aussi que les quelques jeunes filles court vêtues que nous avions croisées avaient réveillé chez lui d'autres ardeurs moins mortifères. Mam' chantonnait un antique tube tombé en désuétude, et le père sifflotait en chœur.

Je photographiais quelques fleurs, faisais des projets de radeau avec mon frère, puisque nous n'envisagions décemment pas d'être privés longtemps de barbotage par cette chaleur. Après tout, peut-être que nous aurions de chouettes vacances, et que le patriarche se révélerait plus détendu que de coutume.

– Fais-moi voir tes lignes, gadjo !

Elle avait surgi de nulle part, cette petite vieille qui s'était agrippée au bras du père. Dans un sursaut épidermique, l'animal farouche se dégagea violemment.

- Qu'est-ce que tu m'veux, toi ?
- Lire tes lignes, mon ami. C'est ce que je fais, dire les bonnes et les mauvaises aventures.
- Certainement pas !

Nous, on trouvait l'idée plutôt sympa. Pendant qu'il maugréait dans son coin en s'ouvrant une nouvelle canette de mousse, on avait donc tendu nos menottes pour se faire dire nos destins. J'étais promise à une vie longue et intense, je voyagerai et j'aiderai beaucoup les autres. Malgré mon innocence de gamine, je n'étais pas assez naïve pour m'enivrer de telles prédictions, mais je préférais encore m'accrocher à cet autre champ des possibles qu'à la perspective terrible de rester à jamais tapie dans la maison familiale.

On avait chaleureusement remercié et embrassé la vieille. Goguenard, pour ne pas dire méchant, le père se permit une odieuse conclusion :

– On se croirait presque chez nous avec le camp de Manouches.

Bien la peine de se casser le cul à venir jusqu'ici.

Je tentai de rectifier l'amalgame :

- C'est des Gitans, pas des Manouches.
- Oh toi l'intello, tu vas pas commencer à nous broyer les marrons avec ta littérature. Ça reste une bande de sauvages, point.
- Mais...
- Stop ! C'est les vacances ici, t'es pas à l'école. Papa est crevé, papa a pas envie de t'écouter. Et n'oublie pas que c'est papa qu'a l'oseille pour te payer tes glaces au nougat.

Mes espoirs de paix et de vacances décontractées venaient d'être anéantis. Je sentais bien que Mam' et mon frère auraient voulu prendre ma défense, s'opposer au tyran. Mais nous savions tous les trois que c'était peine perdue, que nous n'avions rien à y gagner. Alors nous nous sommes tus. Comme toujours.

La marche vers l'inconnu avait repris à bon rythme. Je n'osais croiser le regard du père, de peur d'un nouveau conflit. En guise de protestation silencieuse et vengeresse, j'invoquais des dieux inconnus et des guêpes au dard affûté, à dessein de punition exemplaire. Un PV sur le Scénic, une bière éventée, une chute ridicule et douloureuse devant une horde de touristes se gaussant de sa mésaventure, une attaque coordonnée de fourmis mangeuses d'hommes. L'imagination n'a pas de limites lorsqu'elle est vindicative.

- Halte ! C'est là, c'est là !
- Le bras tendu en chef scout, il nous indiquait la fin du périple et de

sa quête. Il souriait. Moment rare qui ne pouvait nous échapper. Je n'avais pas vu une telle expression traverser son visage bouffi depuis le deuxième but de Zidane en 98. C'était dire comme on frôlait là l'orgasme zygomatique. Il se passait quelque chose de spécial. Il l'avait retrouvée. La maison de son enfance, comme il nous l'apprit sur un ton d'évidence. Le père n'étant pas James Bond, on était bien loin du manoir ancestral de Skyfall Lodge. Quatre bouts de planches maintenues par des clous rouillés, triste bicoque abandonnée aux lézards, aux fourmis et aux squatteurs. Résidus de verres, de capotes et de paquets de chips. La décrépitude de l'endroit contrastait fortement avec l'étrange vitalité des souvenirs du père. C'est là qu'il avait été élevé six ans par des parents aimants, finalement tués par des cambrioleurs. La maison d'où il avait été déraciné par les services sociaux qui l'avaient alors placé à Maubeuge, dans une famille beaucoup moins drôle. Le petit garçon du sud était mort avec ses parents biologiques, un autre avait pris la place : un petit dur, un petit costaud bagarreur, qui s'était recroquevillé dans le petit monde fermé de sa cité ouvrière. Son esprit s'y était aigri sous les injures et les coups. Il avait mûri son ignorance des autres et son rejet des différences, les pédés, les arabes, les riches. Il s'était irrémédiablement abîmé. Mon frère et moi ignorions tout ça, puisqu'il s'était toujours fermé sur ses origines quand nous lui demandions pourquoi nous n'avions pas de grands-parents comme les autres. « Sont morts, que j'veous dis ». Alors en apprenant l'histoire, devant les ruines de son enfance brisée, je me mis non pas à l'aimer, non cela était impossible, ni même à lui pardonner, mais à mieux comprendre la petite part d'irresponsabilité dans le caractère de cette brute sauvage. Peut-être était-ce son projet maladroit en venant ici, une vaine tentative d'expliquer et de justifier ses coups de sang. Mais je n'allais certainement pas lui laisser gagner ce jeu de l'apitoiement et me soumettre à son émotion. C'eût

été trop facile pour lui. C'était son petit coin de paradis, pas le mien. Du haut de mes dix ans, et pour la première fois dans cette famille, j'osai défier le père et le priver de son statut de chef. Je brisai son instant nostalgique aux allures de pénitence. J'entraînai ma mère et mon frère dans ma simplissime mais ô combien audacieuse décision :

– Bon, on va se baigner maintenant !

## 2<sup>nd</sup> prix dans la catégorie Nouvelles

### « *Le p'tit zigue à moteur* »

par Fanny BEHAL, (Joué-les-Tours)

C a fait déjà un bon moment qu'on attend tous les trois, Maman, ma grande sœur Jeanne et moi, et j'ai mal au cœur. Sûrement le long voyage en voiture. Pourtant, d'habitude, j'aime bien les voyages en voiture : le bruit rassurant du moteur, les images qui défilent, les destinations droit devant... Tout bébé déjà, Maman m'a dit que c'était une des rares choses qui m'apaisaient. Assis sur des chaises en plastique, banales et inconfortables, on attend qu'on vienne nous chercher. Je me suis promis de ne pas pleurer. Alors je préfère ne pas penser. Ou alors penser à autre chose. Ce n'est pas facile avec Maman à côté, qui tient son mouchoir en tissu dans sa main crispée, plaquée sur sa bouche. Elle, toujours si coquette, n'a pas mis de rouge à lèvres, pas aujourd'hui. Elle verse des larmes en silence, toute secouée par des sanglots muets, qui me secouent moi aussi, à l'intérieur. Je voudrais trouver quelque chose à dire, quelque chose à faire pour la consoler, mais je sens bien que je suis trop petit

pour un si grand chagrin. Alors je me tais, et je sens mon estomac se contracter, mes épaules remonter, comme quand on a froid ou qu'on a peur, ou les deux.

Et j'ai froid. Il est bientôt midi. C'est l'été, un vrai bel été de lumière aveuglante, qui blesse l'œil comme un couteau, un été à coups de soleil, mais à l'intérieur des grands bâtiments comme ceux-là, il fait toujours trop frais. Mes avant-bras bronzés ont la chair de poule. J'aurais dû prendre « une petite laine », comme dit maman, mais dès qu'on a su pour Papa, avec Jeanne, on est rentré de chez Mimi et Henri, où on passait quelques jours de vacances. On a à peine dit au revoir. Il y avait beaucoup de route. Il fallait faire vite. Mimi, Henri, on va chez eux quasiment tous les étés. J'aime leur grande maison de famille, pleine de chambres, de draps propres posés sur les lits, comme à l'hôtel. Elle est juste au pied de la mer ; les matins où il fait beau, après le petit déjeuner sous la pergola, on peut aller sur la plage, se promener pieds nus dans le sable encore froid de la nuit, voir si la mer a emporté les châteaux de la veille, contempler le ciel rose et les couleurs qui changent.

Je n'y suis pas allé souvent, mais ça se confirme : je déteste les hôpitaux. C'est trop silencieux pour être gai, trop blanc pour être vrai. Il n'y a rien de ce qui fait la vie pour moi : les rires, les couleurs, le désordre... tout semble contenu, étouffé : les voix, le bruit des pas, les élans, les trajectoires... On s'y sent comme dans un vêtement trop petit. Et j'ai du mal à rester assis, immobile, moi qui en temps normal ne tiens déjà pas en place. L'odeur de désinfectant surtout écrase toutes les autres et ça m'angoisse. Ma mère pose doucement sa main sur mon genou : j'ai la jambe agitée de secousses rapides. Une manie qui à la fois l'agace et la fait rire. Chez moi, les émotions s'expriment par les jambes et les pieds. Comme papa. Maman n'aime pas trop ça

car ça la crispe et souvent, comme elle l'a fait là, elle pose une main toute calme sur le genou de Papa, et ils se sourient. Je me tourne vers maman pour lui sourire aussi, mais elle ne me voit pas ; elle regarde loin devant.

Du fin fond du couloir, un médecin s'avance vers nous. Blouse blanche, lunettes penchées vers le sol, il regarde ses chaussures, sûrement pour ne pas nous saluer trop tôt... J'ai toujours eu du mal, quand je reconnais quelqu'un de loin, à savoir à quel moment il faut lever la tête, à quel moment il faut capter le regard de l'autre et lui dire « bonjour ». Je baisse les yeux aussi en attendant. C'est long. Et je me sens de plus en plus tendu. Puis Maman se lève, Jeanne aussi. Je fais de même. Le médecin tend la main à ma mère :

- Mme Keller ? Bonjour. Docteur Charon.

Il nous salue, ma sœur et moi. Il a l'air grave. Je cherche son regard sous ses sourcils contractés, mais ses yeux ne se posent jamais sur nous et je sens que ça ne va pas. Il parle, longtemps. Je n'arrive pas bien à me concentrer malgré mes efforts. Je comprends qu'il dit ce qu'on sait déjà : l'accident, le « pronostic vital engagé », et qu'il dit aussi ce qu'on devinait déjà : l'intervention n'a pas réussi, arrivé trop tard, il est vraiment désolé. Ma mère fond en larmes, ma sœur aussi. Pas moi, peut-être parce qu'on m'a appris très tôt qu'il faut apprendre à se maîtriser pour être un homme. Mais à l'intérieur de moi, tout s'est raidi : j'ai l'impression qu'une pierre immense vient de pousser d'un coup dans ma poitrine. Je respire à l'étroit. Mais il y a surtout quelque chose qui me trace en dedans une lente blessure, comme avec un cutter, c'est cette phrase, un morceau de phrase, inachevée : « si vous voulez lui dire au revoir... ».

Plus tard, j'ai appris que ça s'appelait un euphémisme : des mots qui mettent des gants pour éviter de poser un doigt nu à même la plaie, pour éviter que ça fasse mal, que ça s'infecte. Eh bah, ça ne marche pas. Je vois bien qu'il dit ça pour nous faire comprendre qu'il ne veut pas nous faire plus mal encore. Il est poli. Même, il est gentil. Et je ne lui dirai pas ce que je pense au fond, qu'il peut bien aller se faire voir avec son « au revoir », que je sais très bien que, mon père, je ne le reverrai plus, plus jamais, que le mot pour ce qui se passe là, c'est plutôt « Adieu », et que même ce mot-là, il n'a pas de sens. Je ne crois plus en Dieu, pas plus qu'au Père Noël, et depuis longtemps déjà. Papa non plus ne croit pas au paradis. On ne se retrouvera pas au ciel ni ailleurs. Ce qu'il faudrait dire, c'est « à jamais », « à nulle part », « à rien ». Et je me sens paniqué, parce que je n'arrive pas à comprendre ce que ça veut dire, en réalité, et d'ailleurs tout ce que je sens, là, maintenant, c'est de la colère. Mais je ne vais pas lui dire, au docteur. Moi aussi on m'a appris à être poli, et même, à être gentil.

Et puis Maman s'est rassise d'un bloc, comme du linge mouillé qui tombe, et je suis effrayé parce que je ne l'ai jamais vue comme ça, pliée sur son siège, comme écrasée, pleurant très bruyamment sans pouvoir se retenir. Jeanne l'entoure de ses bras. Ses grands cheveux bruns glissent sur le visage de Maman. J'admire ma grande sœur, douce comme ma mère et forte comme mon père. Elle semble toujours savoir ce qu'il faut faire. Moi, je me sens infiniment triste, infiniment inutile. Mal à l'aise aussi, devant les réactions de Maman. C'est elle qui nous a appris à « ne pas nous donner en spectacle », et elle, qui est toujours si soignée et digne, ne se ressemble plus. Je me demande comment elle va faire pour aller jusque-là bas, pour dire « Au revoir ». Alors je prends sa main pour la reconforter et pour la décider à venir avec moi. J'ai pensé à toutes les fois où elle m'a pris

par la main, sans se fâcher, sans un reproche, pour me guider vers les lieux que je ne connaissais pas ou qui me faisaient peur, souvent les deux : l'école, le dentiste, le médecin qui fait les vaccins, le lit sous lequel il restait peut-être des monstres... Elle la serre très fort, se lève et sans échanger une parole, nous suivons le Dr Charon à travers des couloirs qui se ressemblent tous, et je me dis alors que sans lui nous n'arriverons sûrement jamais à retrouver la sortie. Au bout d'un moment, le médecin commence à ralentir. Alors maman lâche ma main avec douceur, car maman fait toujours tout avec douceur.

- Il est là, dit tout bas le Dr Charon et, en baissant la tête, il ouvre la porte, pour nous laisser passer.

Ce n'est qu'à ce moment que je comprends que je vais voir Papa, et que c'est pour la dernière fois. Quelque chose monte en moi et j'ai l'impression que je vais me noyer. Je comprends que j'ai oublié de me préparer, d'imaginer à quoi il pouvait ressembler, après l'accident, et une foule de questions se précipitent dans ma tête, d'un coup, comme si, agglutinées et appuyées derrière une porte, elles s'écroulaient sur moi quand s'ouvre celle de la chambre... et pour oublier toutes ces questions qui se bousculent en moi, j'essaie de me concentrer sur ma sœur, et surtout sur Maman. Elle ferme les yeux. Cela dure tellement que je me demande si elle va finir par rentrer. Elle prend le temps de se moucher, de s'essuyer les yeux. Je lui demande si ça va aller. Elle fait un grand sourire qui tremble. Et elle entre. Nous la suivons, Jeanne et moi. Je me fais la promesse d'être à la hauteur.

Mais sous les draps sans motifs et les fils de plastique, l'image de Papa est là et il me paraît tout petit dans ce lit d'hôpital. Et moi je me sens encore plus petit. Le voir comme ça, mi-mort entre des ma-

chines, ça me fait une peine terrible, parce qu'il n'a rien à voir avec ça : l'uniforme blanc et vert des malades, les tuyaux auxquels on est accroché, le lit dont on ne se relève pas... J'ai l'impression qu'il est couché plus profondément que d'habitude dans le matelas, que le lit ne repose pas la force de Papa, mais qu'il porte des kilos et des kilos de faiblesse. Surtout je suis choqué par la violence de ce tube enfoncé dans sa gorge. Ça lui laisse la bouche entre-ouverte et j'ai mal de voir la tête que ça lui fait, surtout là, au moment de nous quitter. Parce que mon père, c'est quelqu'un d'élégant, quelqu'un qui a de l'allure, dans les grandes occasions et même dans les petites. A le voir comme ça, défiguré, je ressens quelque chose qui ressemble à de la pitié, et je hais l'idée d'avoir de la pitié pour mon père. Je ne voulais pas voir ça, car je n'arrive pas à y voir mon papa. Papa qui m'a porté sur ses épaules quand j'étais trop fatigué lors des randonnées dans les Pyrénées, Papa qui ouvre tous les bouches du premier coup en gardant un visage sérieux mais en souriant en secret d'avoir encore réussi, Papa qui peut tout manœuvrer, même les camions, même en marche arrière, d'une seule main, un coude posé tranquillement à travers la fenêtre ouverte...

Je me dis que c'est le moment de penser quelque chose d'important, de bien, quelque chose qui serait à la taille de la catastrophe et je m'en veux de ne rien trouver d'autre dans ma tête et dans mon cœur, de n'avoir qu'un défilé de souvenirs tout simples, une série d'images précises et décousues. Et je m'en veux surtout de ne pas réussir à être juste triste, d'être trop en colère pour que ça laisse toute la place au chagrin. Je voudrais pouvoir dire quelque chose et une bouffée de rage m'étouffe parce que je comprends - car non, je n'avais pas complètement compris avant, pas de l'intérieur, pas pour de vrai - que ça n'a plus d'importance, que je trouve ou non des mots, les mots, parce

qu'en réalité, c'est déjà fini : Papa ne peut plus les entendre. Alors, quand M. Charon nous dit qu'on peut lui parler, qu'il est possible qu'il nous entende quand même, bien que l'activité cérébrale soit, et je n'ai pas retenu la suite, j'ai l'impression qu'il se fout de nous et je voudrais juste qu'il la ferme. Parce que c'est une arnaque monstrueuse. Parce que je me sens volé. Je vais rester là, tout seul, avec mes mots sans personne au bout, comme un gros trousseau de clés qui n'ouvrent rien.

Effectivement, j'ai pu voir mon père une dernière fois. Voir. C'est exactement ça, et c'est bien ça qui ne va pas, parce qu'il n'y a plus qu'à voir, plus qu'une image. Et une image toute plate et immobile. Alors que mon père, c'est quelqu'un qui bouge tout le temps, c'est comme un film d'action. Il est toujours en marche ou en vélo ou en voiture, toujours occupé dans le jardin, dans le garage, dans le grenier, et si jamais il s'assoit sur une chaise, ses jambes vibrent, se balancent et disent mieux que des paroles ce qu'il a dans le cœur, comme moi. Il sait inventer des rythmes avec la paume de la main sur son volant dans les embouteillages et là il n'y a plus rien à entendre à part les bips des appareils. Sa voix grave qui me berçait comme le ronron de la machine à laver quand, déjà couché, je l'entendais discuter avec maman dans le salon, ses gros mots rares, mais bien à lui, mes surnoms qui n'avaient de sens et de chaleur que prononcés par sa voix, son habitude de siffloter tout le temps, très bas, tellement bas qu'on ne l'entendait presque pas, les chansons inventées juste pour moi (« Mon p'tit zigie à moteur, N'a rien d'un amateur, Il court à cent à l'heure, Mêm' pas mal, mêm' pas peur... »), tout ça ne fait plus maintenant qu'un gigantesque trou plein de silence. Je n'entends plus Jeanne, je n'entends plus Maman. Je ne les vois même pas. Je ne vois que ce mannequin qui n'a que l'apparence vide de mon père.

Et là ça craque en moi, parce que c'est à toi, Papa, que j'en veux aussi, terriblement, d'être parti, de m'avoir fait ce coup-là, parce que j'étais resté sur l'idée que c'était vrai, ce que tu m'avais dit. La toute première fois que tu as dit ces mots, je crois que c'était quand tu as compris qu'un soir en rentrant de l'école, je te cachais quelque chose. Ces mots-là m'avaient décidé à me confier, à te confier que je n'avais pas le droit de le dire, que sinon ce serait pire, qu'il y avait des grands qui me piquaient mon goûter et aussi des affaires à l'école, qu'ils m'avaient dit qu'ils me casseraient la gueule si je caftais. Cette phrase que tu m'avais dite alors m'avait convaincu de te montrer mes bleus, et de te croire plus fort que toutes les menaces du monde. Et j'avais eu raison de te faire confiance. J'ai toujours eu raison de te faire confiance. Alors je n'avais jamais sérieusement pensé que ça pouvait n'être pas vrai, et - c'est con, tu vois - mais moi j'y croyais, j'y ai toujours cru, à ce que tu m'as dit la première fois ce jour-là, gravement, avec tes yeux plongés dans les miens et le poids rassurants de tes deux grandes mains sur mes épaules : que tu serais toujours là pour moi. Tu n'étais pas parfait, mais, oui, tu étais toujours là. Plus maintenant. Maintenant tu me laisses tout seul dans cette vie où il y a tellement plus à craindre que les CM2 de l'école primaire. Et je ne suis pas prêt. Pas prêt pour toutes les épreuves à venir, surtout pas prêt pour celle d'aujourd'hui : te perdre. Et pour tout dire, le temps aurait bien pu passer encore, je trouverais horrible d'être prêt à ça un jour. C'est trop tôt, Papa. Aujourd'hui, je n'ai que 10 ans, parce que devant toi qui meurs, même sous un costume d'adulte et dans mon corps d'homme, je ne suis et ne serai jamais que « ton p'tit Zigie à moteur »... qui a mal, qui a peur.

**1<sup>er</sup> prix**  
**dans la catégorie Poésies**

**« *A la terre ardéchoise* »**

par **Jean-Charles PAILLET**

(Le Camp du Castellet)

Ici  
le poids du monde  
est plus léger  
la lumière plus claire  
le silence épais

Ici  
l'oeil capte la source  
l'herbe danse au pré  
et même si le ciel  
donne le vertige  
le souffle toujours  
redresse l'homme

« Mention spéciale du jury »

« *Les beautés de la terre* »

par **Andrée FAURE**

(Le Grau du Roi)

Toi notre grande terre  
Notre seconde mère  
Tu nous offres la vie  
A nous de la rendre jolie  
Un nouveau-né vient d'ouvrir les yeux  
Il regarde seulement la lumière des cieux  
Pour découvrir plus tard  
Des beautés de toute part  
Du plus petit caillou qui chante sous nos talons  
Au rocher qui est assis dans le haut du vallon  
Entouré de mille fleurs qui s'inclinent  
Paysage en couleurs qui éloigne la déprime  
Le ruisseau doucement a creusé son lit  
Pour nous désaltérer tout au long de la vie  
Puis des hommes musclés vont couler le béton  
Ils piétinent son lit pour construire des maisons  
Des arbres en bonne santé sont décimés  
Nous privant d'oxygène qu'on aime respirer  
La faune et la flore seront bientôt parties  
Les oiseaux les abeilles ne seront plus nos amis  
Le temps a compris que la terre est malade  
Il déverse ses pleurs sous forme de tornade  
Sa colère a brisé les murs de béton  
Désolé mais l'humain n'a pas toujours raison  
Où es-tu notre terre qui sent bon les moissons  
Et les champs de primevères remplis de papillons  
Ecoutez chanter l'air au rythme des pinsons  
Conservez ces repères au fil des saisons  
Protégez cette terre vos enfants vont grandir  
Changez nos façons de faire pour éviter le pire  
Notre belle terre nous offre des splendeurs  
Gardons toutes ses richesses pour une vie meilleure

## 1<sup>er</sup> prix dans la catégorie Haïkus

**classe de CP et ULIS**

École Jules Ferry (Saint-Gilles).

Enseignante CP : Mme Elodie PAGES

Enseignante ULIS : Mme Laurence SABORIT

en partenariat avec la médiathèque de Saint-Gilles

“

Le sable dans mes mains  
j'aimerais en faire  
une lune »

“

La terre,  
sous la mer claire  
joue à cache cache »

“

Clapotis de vague  
sous la mer claire  
rattrape l'horizon »

**2<sup>nd</sup> prix dans la catégorie Haïkus**

par **Emma GIRARD**, 8 ans  
(Saint-Laurent d'Aigouze)

“

Abri bleu immense  
plantations, récolte et vie,  
terre fleurissante »





